

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 Roubaix-Tourcoing : Trois mois, 13 fr. 50. — Six mois, 26 francs. — Un an, 50 francs.
 Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne : Trois mois, 15 francs.
 La France et l'étranger, les frais de poste en sus.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
 47, RUE NEUVE, 47
 Directeur-Gérant : **ALFRED REBOUX**
 Bureau à Tourcoing, RUE DES POUTRAINES, 42

ABONNEMENTS ET ANNONCES :
 RUE NEUVE, 17, A ROUBAIX. — A LILLE, RUE DU CURÉ SAINT-ÉTIENNE, 9 bis.
 Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE et C^o, place de la Bourse, 8, et rue Notre-Dame-des-Victoires, 24
 Bruxelles, à l'Office de Publicité.

ROUBAIX, LE 16 MAI 1886

LE COMPTE DE LIQUIDATION

En même temps que les projets concernant le règlement définitif des budgets de 1875 à 1882, le ministre des finances a déposé, au mois de décembre dernier, deux autres projets portant règlement définitif du compte de liquidation.

On sait que le compte de liquidation avait été imaginé en 1871 par M. Thiers pour subvenir à la réparation des désastres de la guerre et à la reconstitution de notre puissance militaire. Il devait comprendre toutes les dépenses transitoires résultant de ce double chef et principalement de la restauration des places fortes, de la construction de nouvelles défenses et du rétablissement du matériel et des approvisionnements. On évitait ainsi de troubler l'économie du budget en y faisant figurer parmi les charges permanentes ou périodiques de l'Etat, des charges d'un caractère accidentel et transitoire.

Les dépenses qui devaient être imputées sur le compte de liquidation furent d'abord évaluées à 400 millions; mais ce chiffre s'accrut avec une rapidité et dans des proportions effrayantes. La loi qui consacrait expressément l'ouverture du compte porte la date du 23 mars 1874; mais le principe en était admis depuis 1872, et des crédits considérables avaient été ouverts par provision; ils s'élevaient déjà à 370,676,845 fr. La loi du 23 mars 1874 disposa que les dépenses imputables au déficit du compte de liquidation ne pourraient excéder 773,275,000 fr.; elle ouvrait de nouveaux crédits pour 209 millions, et elle imposait des conditions strictes au vote des crédits ultérieurs: l'Assemblée nationale espérait ainsi empêcher qu'on ne fit plus tard entrer dans le compte de liquidation, pour les soustraire plus aisément à l'examen des Chambres, les dépenses qui devaient prendre place dans le budget ordinaire.

Ces précautions devaient être inutiles. Le gouvernement abusa de la faculté qu'il avait de faire ouvrir de nouveaux crédits, pour l'exécution du plan de réorganisation, et la limite fixée en 1874 fut rapidement dépassée: dès le mois de décembre 1875, le total des crédits votés atteignait 914,675,000 fr. Une partie seulement avait été utilisée, et le reste fut reporté sur un second compte de liquidation. Dans le projet présenté par le gouvernement, cette première partie se trouve arrêtée, en dépenses, au chiffre de 829,341,480 fr.

Les ressources qu'on y avait attribuées provenaient des excédants des exercices 1869, 1870, 1871; d'un reliquat de 121 millions sur l'emprunt de trois milliards; de l'aliénation des rentes de l'amortissement et de la caisse de dotation de l'armée; de la conversion de l'emprunt Morgan. Réalisées, elles s'élevaient à 847,122,432 francs. L'excédant de ces recettes sur les dépenses, soit 17,780,952 francs, doit être attribué au budget ordinaire de 1880, en vertu de la loi du 19 juillet 1880, qui a voulu compenser par là le dégrèvement effectué sur les sucres.

La première partie du compte de liquidation comprenait les crédits ouverts de 1871 à décembre 1875; les crédits ouverts postérieurement pour le même objet, et affectés aux seuls ministères de la guerre et de la marine, composent le second compte de liquidation. Aux dépenses que ce compte a supportées et qui ont porté sur les exercices 1876 à 1881 inclus, le gouvernement a fait face au moyen d'obligations à court terme. Les ressources ainsi demandées à l'emprunt, au fur et à mesure des besoins, se sont élevées à 1.108.750.000 fr. Comme les paiements effectués n'ont pas dépassé 1.104.161.000 fr. un excédant de 4.589.000 fr. est resté disponible: le gouvernement propose de l'appliquer au budget extraordinaire de 1883.

A partir de 1882, la seconde partie du compte de liquidation étant close, l'exécution du plan de réorganisation a motivé la création des budgets extraordinaires de la guerre et de la marine. Ces budgets extraordinaires vont disparaître à partir de 1887; mais il reste à dépenser 107 millions pour la guerre: le ministre actuel se propose de les répartir sur les quatre prochains exercices, à condition que le Parle-

ment vote cette année et laisse ainsi au gouvernement sa pleine liberté d'action.

En résumé, l'Assemblée nationale avait estimé à 773 millions les frais de la reconstitution de notre matériel de guerre. Les dépenses effectuées comprennent 820,341,479 fr. pour la première partie du compte de liquidation, 1 milliard 104,161,000 francs pour la seconde partie, un demi-milliard pour les budgets extraordinaires, et 105 millions pour les prochains exercices: soit un total dépassant deux milliards et demi.

L'excédant de la dépense sur l'évaluation primitive est énorme: mais les sacrifices qu'on demande à la France ne lui paraissent pas trop lourds, quand elle peut les croire justifiés par le souci de son honneur et de son indépendance.

NOUVELLES DU JOUR

Au Tonkin et en Annam

Paris, 15 mai. — Le rapatriement des troupes du Tonkin continue. On expédie en ce moment quatre compagnies d'infanterie en Cochinchine. La situation devient chaque jour plus calme. Dans l'Annam, au contraire, il y a toujours des troubles, mais on espère que la présence du résident général à Hué contribuera à les apaiser assez promptement.

Révocation

On lit dans la Patrie: « M. Leroux, chef du bureau à la direction de la sûreté générale, au ministère de l'intérieur, a été invité à cesser ses fonctions à partir d'aujourd'hui, 15 mai courant. »

Il n'est pas dit, d'ailleurs, que M. Leroux, n'est pas autorisé à faire valoir ses droits à une pension; il est purement et simplement révoqué. Fourquès, ancien directeur de la sûreté, a été nommé directeur de la sûreté. On annonce également la révocation de plusieurs autres agents, parmi lesquels on cite notamment M. Brayer, contrôleur du service. »

Au Vatican

Rome, 15 mai. — C'est aujourd'hui qu'a été signé, entre le Vatican et le Portugal, le traité concernant la question du patronat dans les Indes orientales et la juridiction de l'archevêque de Goa.

La situation pour ce qui concerne la question des relations entre le Vatican et le gouvernement français au sujet du protectorat de la France et de la représentation du Saint-Siège en Chine, semble s'être aggravée depuis quelques jours.

On dit même que M. de Freycinet aurait menacé du rappel de l'ambassadeur près du Vatican. Espérons qu'il y a là quelque exagération.

Un duel

Paris, 15 mai. — Une rencontre à l'épée a eu lieu ce matin entre le commandant Izet bey, attaché militaire à l'ambassade ottomane, et le vicomte Ren Nigier. Le commandant Izet bey s'était trouvé offensé par un passage contenu dans le livre que M. Nigier avait publié à son retour d'un voyage en Orient, et la vivacité de la réponse du commandant avait rendu une rencontre inévitable. Au premier engagement, le vicomte Nigier ayant été blessé à l'avant-bras, de l'avis de deux médecins, le combat a été arrêté.

Une trombe en Suisse

Berlin, 15 mai. — Une trombe formidable a éclaté hier, dans l'après-midi, sur la ville de Crossen, qui a été complètement dévastée. Un grand nombre de maisons se sont effondrées; presque toutes les toitures ont été enfoncées. La tour de l'église a été renversée et a écrasé dans sa chute une maison attenante à l'église.

La troupe et les pompiers sont occupés à déblayer les débris, d'où l'on a retiré déjà quelques cadavres et plusieurs personnes grièvement blessées. Deux bâtiments ont été brûlés; les cinq personnes qui les montaient ont péri.

Soldats retour du Tonkin

Bone, 15 mai. — Le bataillon de tirailleurs algériens qui revient du Tonkin et dont le passage à Alger le 12 mai est arrivé. Il a été reçu par les autorités civiles et militaires au milieu de l'enthousiasme de la population. La ville était pavée; le bataillon a défilé sous des arcs de triomphe; les applaudissements n'ont pas discontinué sur son passage.

L'Institut Pasteur

Paris, 15 mai. — Mme veuve Bousicaud a souscrit une somme de 150,000 francs pour l'Institut Pasteur.

Il paraît que le sanatorium établi à Port-Cros et à Bagaud, dans les îles d'Hyères, est installé contrairement à toutes les règles de l'hygiène. Les malheureux soldats qui arrivent du Tonkin, épuisés, anémiques, relevant à peine du choléra ou de la variole, chancelant sous les accès des fièvres coloniales, ont pour hôpital de mauvais baraquements, et même, à Bagaud, on s'est borné à dresser quelques tentes en plein soleil au milieu des pierres et de la broussaille.

Ces infortunés convalescents n'ont à boire que de l'eau saumâtre et le correspondant du Figaro, qui vient de visiter cet étrange sanatorium, estime que si une épidémie se déclare, Bagaud sera le tombeau de tout homme qu'on y transporterait.

TRISTE! TRISTE!

Paris, 15 mai. — On se prépare cette année à donner à la célébration de l'anniversaire de la chute de la Commune un éclat inusité et à en faire le point de départ d'une campagne d'action. Il s'agit d'abord de faire reconnaître le drapeau rouge par le gouvernement, en réclamant pour ses adhérents le droit de l'arborer publiquement dans l'enceinte du cimetière et sur la tombe des fédérés. Une fois le principe reconnu, on espère l'appliquer au dehors. Reste à savoir si le cabinet Freycinet-Sarrien se prêtera à cette comédie.

L'organisation révolutionnaire se poursuit avec méthode. Il y a, ce soir, réunion dans un café de la rue du Temple, pour prendre les dernières mesures en vue de la célébration de l'anniversaire de mai 1871. En outre, un appel est adressé par le Comité électoral socialiste qui a soutenu, à l'élection dernière de la Seine, la candidature de M. Ernest Roche, et qui a décidé, dans une réunion tenue il y a quelques jours, de continuer la lutte contre les radicaux et le syndicat de la presse coalisée autour du nom de M. Gaullier.

Voici le texte de la résolution adoptée:

« Le Comité électoral socialiste se prononce en faveur de l'union maintenue, sans conditions théoriques, entre tous les groupes et tous les travailleurs qui ont fait la campagne sous le nom de M. E. Roche. Cette Fédération socialiste de la Seine doit être largement ouverte à tous, en attendant que les groupes d'adhésion, aient pu procéder régulièrement à sa constitution. Le Comité électoral socialiste se déclare en permanence. Cette permanence sera constituée par des citoyens au nombre de deux délégués par Fédération. »

Les groupes socialistes et les chambres syndicales de la Seine sont invités à adhérer à la Fédération socialiste et à manifester leurs idées « sur le fonctionnement de cette fédération et sur la formation de ses organes représentatifs. » C'est la Commune nouvelle qui se prépare, et il est inutile d'insister sur la gravité de tous ces faits qui se passent au grand jour, sous les yeux, j'allais dire avec la complicité du gouvernement républicain. Triste! triste!

REVUE DE LA PRESSE

PRONOSTICS

Sous ce titre, le Gaulois publie l'article suivant:

Les reporters, à qui rien n'échappe, signalent la prochaine arrivée des hirondelles financières qui annoncent, comme on sait, le retour des Chambres. Quelques-unes volent déjà autour de la salle où siège la commission du budget et frappent du bec contre les vitres; lorsqu'elles seront toutes réunies, on pourra broser les banquettes, nettoyer la sonnette et épousseter la tribune, car les bêtises parlementaires seront bien près de recommencer.

Le bon public, qui avait oublié jusqu'aux noms des sinistres et à l'existence du Parlement, se demande avec une appréhension légitime: « Quels méfaits vont-ils encore commettre? » Les honnêtes gens palissent et les contribuables tremblent. Les augures politiques ouvrent les livres sibyllins et présentent les choses futures. Il suffirait de prêter l'oreille pour connaître les secrets de demain, si ces hommes de mauvaise foi sacrifiaient moins à leurs passions et davantage à la vérité. Sur vingt prophéties, vous n'en trouverez pas deux qui se ressemblent, et, selon qu'on s'adresse à un augure ministériel ou à un augure opposant, c'est le beau fixe ou la plus effrayante tempête, c'est le cabinet ancré au pouvoir ou jeté à la côte. Il en est enfin qui président le maintien du ministère avec d'autres ministres, et conseillent le plus sérieusement du monde d'en user avec lui comme avec le couteau de Jeanot.

Les gens qui croient aux oracles et consultent les almanachs sont fort perplexes et leur foi chancelle; c'est ainsi que les scepticismes commencent et que les Mathieu de la Drôme se considèrent. Sans être magicien, on peut cependant prévoir ce que demain nous réserve; il suffit d'ouvrir les yeux et les oreilles pour connaître ce qui se tramait hier et ce qui se prépare aujourd'hui.

On a beaucoup médité, ces jours derniers, des hommes éminents qui nous gouvernent; on est allé jusqu'à reprocher à ces serviteurs de la république d'avoir employé leurs vacances à ne rien faire; on a prétendu que le ministère ressemblait, depuis un mois, au palais de la Belle au bois dormant. Tous ces quolibets sont d'un goût douteux. Tous ces quolibets sont d'un goût douteux. Tous ces quolibets sont d'un goût douteux.

Les gauches étant coupées en trois tronçons, dont chacun se subdivise en groupicules animés les uns envers les autres des pires sentiments, les ministres s'efforcent de marier ces carpes avec les lapins, et de faire sortir de ces unions mal assorties une majorité de domestiques. Le jeu, on l'avouera, en vaut bien la chandelle. Il s'agit, une fois encore, d'opérer cette concentration chère à M. Brisson, lorsque M. Brisson est ministre, et de trouver tout simplement la quadrature du cercle. Mais, avant d'en venir ou d'en revenir là, on a noué quelques menues intrigues.

On s'est d'abord adressé aux opportunistes, qui passent pour les seuls hommes d'Etat républicains un peu présentables. Ces politiciens avisés et pratiques acceptèrent d'un premier coup tout ce qu'on leur offrit; M. Rouvier et les finances, et M. de Laussan les colonies.

Un instant, M. Raynal crut retrouver son portefeuille et ne dissimula point la joie profonde qu'il en éprouvait.

Peut-être aurait-il réussi à s'entendre, si M. Ferry n'avait touché aux cartes; il en approcha le bout du doigt, et cela suffit pour le brouiller. Ce fut lui qui imagina de mettre la charrue avant les bœufs, de rédiger un programme de gouvernement avant d'avoir reconquis le pouvoir. L'uni on des gauches trouva cette combinaison superbe, et chargea M. Steeg de la coucher sur le papier. L'autre, se souvenant qu'un comité opportuniste avait rédigé, à la veille des élections, un manifeste resté inédit, s'avisa d'exhumer ce chef-d'œuvre, et le lança avec autant de grâce et d'aplomb que l'ours de la fable; l'opportunisme, convalescent, reçut le pavé et en mourut.

Son héritage alla aux radicaux. Ils acceptèrent sans fausse honte; M. Clémenceau distribua des portefeuilles à ses fidèles et, pendant toute une semaine, M. Brousse se crut ministre, tandis que MM. Sadi-Carnot, Demôle, Bahaut et Develle, faisaient leurs malles. Cette fois, ce fut la discorde, déesse républicaine, qui rompit tout. Elle entra en scène et la guerre éclata: Sigismond Lacroix repousse les candidats de Clémenceau; Clémenceau écarte les protégés de Sigismond Lacroix; Barodet formule ses conditions, et la gauche radicale, longtemps sévère de portefeuilles, les vota tous.

C'est alors que la concentration fut sa rentrée. Opportunistes et radicaux consentirent à un partage quitable: M. Clémenceau accepta. M. Rouvier, en réclamant les sceaux pour les siens; M. Sigismond Lacroix case un de ses protégés à l'agriculture; M. Barodet tolère M. de Laussan, et la gauche radicale se contente des travaux publics et du commerce. M. Lockroy est sacrifié; on lui reproche son imprudente excursion à Londres, on lui en veut de s'être exposé bénévolement à des avances, conséquences et contre-coup de l'incident grec. Tout est réglé, et l'on va distribuer les portefeuilles, lorsqu'on s'aperçoit que tout le monde veut la fête, c'est-à-dire le portefeuille de l'intérieur. Il n'en faut pas davantage pour réveiller les haines, en même temps que les convoitises: le pot au lait se brise et les rêves d'union se dissipent en fumée.

Aujourd'hui, tous les ministres restent; le bouquet demeure intact. M. Sadi-Carnot préparera à son aise les obsèques civiles du Trésor; le petit Goblet continuera à détrousser les préteurs; on ne sait trop ce que le général Boulanger fera de l'armée; l'amiral Aube livrera nos derniers cuirassés aux coups des torpilleurs, et tous travailleront de leur mieux à la grande désorganisation prédite par les prophètes.

Combien de temps cela durera-t-il? Sans l'écarter, les ministériels répondent: « Toujours! » Evidemment, ils exagèrent. Comme ils ferment les yeux pour ne pas voir le péril, ces Pangloss nient hardiment son existence, et leurs baromètres montent toujours. C'est un procédé commode et si facile, que les attruches l'avaient découvert avant eux. Non seulement tout est bien, mais tout est mieux.

La session sera courte; les projets d'intérêt local défilèrent avec une sage lenteur, et l'heure des nouvelles vacances sonnera avant même que l'opposition ait donné signe de vie. Pour récompenser tant de sagesse, on accordera au parlement de longs congés, et c'est tout au plus si, entre le jour des Morts et la Noël, on exigera de lui le vote du budget. Le ministère n'aura qu'à se laisser vivre, et rien ne prouve que, après avoir entré cette Chambre, il ne présidera point au baptême de la nouvelle. Dans ce ciel bleu, aucun nuage, pas même une ombre; c'est le beau fixe, c'est la stabilité gouvernementale, c'est l'âge d'or!

Quelques sceptiques — on en rencontre encore — trouvent ces pronostics trop optimistes, et il leur suffit de regarder à l'horizon pour voir monter certains points noirs, précurseurs de l'orage.

Coiffé d'un bonnet pointu et tout constellé d'étoiles, la main armée d'un télescope, l'astrologue Ferry consulte les astres et fait ses calculs. Ce sorcier prédit, à qui veut l'entendre et même à quelques autres, les plus horribles catastrophes; le ministère est menacé d'une mort violente et prochaine; tout va mal au dehors, tout est perdu au dedans. Lorsqu'il fait les cartes, il voit un homme brun en route vers le ministère, et ce pionnet infatigable ressemble étrangement à M. Ferry lui-même.

M. Clémenceau ne peut interroger le marc de café sans y lire son prochain triomphe. Lorsqu'il s'endort dans les draps du duc de Morny, le président Floquet aperçoit un gigantesque portefeuille qui vient de lui-même se placer sous son bras, tandis qu'une voix murmure à son oreille: « Charles, tu règneras! »

Il n'est pas jusqu'à Brisson, homme austère mais rancunier, qui ne voie passer, dans ses rêves, une bande de ministres à exterminer et qui ne se délecte dans le massacre de ces fantômes.

Quelques seigneurs de moindre importance attendent impatiemment que la girouette tourne. MM. Raynal et Waldeck-Rousseau sont les Tantalus du marquois. M. Tirard veut sauver la caisse. Le sympathique Jules Roche est fort souffrant d'une ambition rentrée. M. Allain-Targé s'accorde mal de ne point être quelqu'un depuis qu'il n'est plus

quelque chose. M. Brousse ne pardonne pas au ministère d'avoir méconnu son génie, et M. Jamais brûle de montrer au monde l'homme d'Etat qui est en lui. Basly et Camélinat, Planteau et Antide Boyer, sans oublier M. de la Roche, veulent livrer l'infâme capital au lion populaire. M. Cochery se meurt d'une jaunisse politique. M. Fallières repousse M. Floquet au ministère pour lui chiper son fauteuil. M. Spuller refuse de se laisser bernier par des promesses d'ambassade. M. Tassin veut devenir ministre pour faire marcher les préfets. M. Rouvier se fatigue des voyages. M. Liouville ne se console point du départ de M. Waldeck-Rousseau qui l'honorait de délicates préférences. M. Méline pense que l'agriculture a moins besoin de bras que d'un bon ministre, et M. Martin-Feuillée languit loin des Sceaux. Nous en citerions cent autres qui s'apprêtent à troubler l'eau pour y pêcher un portefeuille; mais il faut savoir se bernier.

Les Mathieu de la Drôme président en vain: « Beau temps, le reste du quartier »; les oranges montent et les éclairs incendient l'horizon. Opportunistes et radicaux montrent leurs crocs et ne tarderont guère à s'entre-déchirer. Il y a deux mois à peine, cela commençait assez bien, et les plus optimistes gémissaient alors sur cette fringale malade qui pousse les républicains à se dévorer les uns les autres.

Cela recommencera sur n'importe quoi, et nous n'avons pas besoin, pour les prédire à coup sûr, de consulter les almanachs parlementaires. Il nous suffit de connaître le tempérament et l'humeur habituelle de nos bons démocrates, la voracité de ces cannibales civilisés qui continueront à jouer des mâchoires jusqu'à ce que le dernier républicain ait mangé l'avant-dernier.

UN BALLON DIRIGÉ PAR LES OIES

La curieuse ascension de M. Capazza à Paris et ses recherches aéronautiques rappellent des expériences bizarres dont je fus témoin en Amérique et qui pourront intéresser les lecteurs.

Cela se passait à Little-Rock, sur l'Arkansas, quelques mois avant l'Exposition universelle de Paris en 1878, car il me souvient que le singulier personnage qui est le héros de cette histoire se faisait un réclame par l'annonce de son départ pour Paris où certes ses expériences eussent été l'objet d'une grande curiosité, mais il mourut d'une façon tragique et mystérieuse.

Mac-Queen, disait-on, était un ancien lieutenant de Brigham-Young, le fondateur de la secte des Mormons; il avait été principal du collège de la Nouvelle-Sion, ville que le prophète avait fondée au delà des Montagnes-Rocheuses.

Ce Mac-Queen, type bizarre de savant aventurier, jeune et ardent, avait fomenté une révolte des Gentils contre ses anciens patrons, les Saints des Derniers Jours. Cette tentative avait échoué et son auteur avait échappé par une fuite pleine de péripéties à la vengeance des Saints qui voulaient faire un exemple.

Puis on ne parla plus de Mac-Queen. Ce n'est guère qu'après une quinzaine d'années qu'on le retrouve s'étant improvisé aéronaute et entreprenant des ascensions dans les grandes villes des Etats de l'Union. Il avait toujours été passionné pour les problèmes physiques qu'il combinait avec ses goûts aventureux.

Son arrivée à Little-Rock excita une curiosité générale. En tout cela, Mac-Queen méritait un peu de charlatanisme; il en faut parfois pour appeler l'attention, mais le but scientifique était chez lui très sincère.

Précurseur de M. Capazza, il avait déjà cherché à charger qu'il alléger son ballon par un lest factice, que l'on pouvait laisser et reprendre à volonté. M. Capazza, d'après ce que j'ai compris dans les journaux, a cherché la solution de ce problème dans des poids tenus en suspens par des parachutes. Mac-Queen eut l'idée d'utiliser des volatiles et d'en embarquer avec lui un certain nombre. Il avait d'abord essayé des pigeons dont le service était, paraît-il, excellent; mais leur poids n'était pas assez considérable pour que cela pût à un moment donné exercer une grande influence sur l'ascension ou la descente de l'aérostat.

C'est alors qu'il songea à utiliser des oies sauvages du lac Pemisco, espèce de gros oiseau aquatique très commun dans l'Ouest des Etats-Unis, et dont la force est considérable. Ils sont toujours en bande, et quand ils passent à une certaine hauteur, ils produisent dans leur vol rapide un sifflement caractéristique qui s'entend de très loin.

Mac-Queen était parvenu à en apprivoiser une vingtaine dont on peut évaluer le poids à 75 kil. C'est dans ces conditions que j'assistai à l'ascension de Little-Rock. Le ballon était de forme ordinaire. Il y avait tout autour de la nacelle une tringle circulaire où toute la gent volatile était retenue par des fils de chanvre solides et légers, longs de dix à douze mètres, glissant par un anneau le long de la tringle et dont l'autre extrémité était fixée par une bague au pied de l'oiseau.

Les expériences réussirent parfaitement, contre mon attente, pensant qu'il était impossible qu'il n'y eût pas beaucoup de confusion et de désordre.

Je n'en revins pas. Mac-Queen avait dû se livrer à un dressage préalable des oiseaux et faire des prodiges d'adresse et de patience. Je l'interrogeai plus tard à ce sujet et il me dit que les débuts seuls avaient été longs et pénibles, mais qu'ayant une fois réussi à dresser quelques sujets, les autres, par imitation, lui avaient donné bien moins de peine, qu'il continuait à entretenir sa basse-cour et à adjoindre aux anciens sujets dressés, des novices qui, par exemple, apprenaient très vite leur métier.

Il n'avait d'abord cherché qu'à résoudre une question de lest, il avait en outre par ce moyen original obtenu la traction du ballon dans une direction quelconque. Je crois qu'à partir de ce moment, il songea moins à la science qu'à exploiter sa réussite en émerveillant la foule. Armé d'une gaffe et par certains appels et coups de sifflets stentés, il excitait ses oiseaux et les chassait dans un sens ou dans l'autre, avec beaucoup de précision, les faisant évoluer autour de la nacelle. Quoique le temps ne fut pas très calme, le ballon remontait parfaitement le vent. Ces expériences se répétèrent curieusement. Après une navigation aérienne d'une heure, que rien n'aurait empêché de prolonger beaucoup plus longtemps, l'aérostat revenait toujours, par l'habileté de la manœuvre, atterrir à peu de distance de son point de départ.

Mac-Queen, dans ses recherches, serait peut-être parvenu à d'autres découvertes bizarres, mais il disparut tragiquement à peu de temps de là. Sa fin est toujours restée inexplicable.

Des tribus indiennes s'étant soulevées sur la frontière du Missouri, on eut l'idée d'utiliser les services de Mac-Queen, qui tenta et réussit audacieusement un voyage plein de périls entre le fort Smith et le fort Gibson. Il recommença à plusieurs reprises ce trajet de 300 kilomètres entre ces deux postes avancés sur la frontière des territoires indiens, à travers un pays où pullulent des bandits médis qui traquent à gros bénéfices d'armes et de munitions avec les Indiens, narguant les lois qui prohibent sévèrement ce commerce.

Dans une de ces traversées, Mac-Queen partit en emmenant avec lui un espion indien que lui avait adjoint le commandant du fort Gibson... Il n'arriva jamais au but de son voyage, on ne le revit plus. Peu après, on apprit la nouvelle du massacre par les Indiens de tout un détachement du fort Smith, qui n'ayant pu être prévenu à temps, s'était mis en route et laissé surprendre. Mac-Queen dut être la première victime de la vengeance des Indiens.

LA GRÈVE DE DECAZEVILLE

Decazeville, 15 mai, 11 h. 17. — Le conseil d'administration des mines a délibéré hier, à Paris, sur la proposition d'arbitrage de M. Laur. Il l'a repoussée définitivement.

La résolution du conseil a été communiquée télégraphiquement au député de la Loire par M. Desseignin, administrateur général. Voici le texte de cette dépêche: « Le conseil regrette de ne pouvoir accepter les termes généraux de votre arbitrage. La Compagnie ne peut admettre d'intervention d'arbitre que sur une seule question: la vérification de l'équivalence des tarifs du 26 février avec les tarifs précédents. Sur ce point spécial, le conseil reste à votre disposition, en vous remerciant de votre bienveillance à l'intervention. »

Les grévistes ont connu de main seulement la décision de la Compagnie. Leur irritation est très grande; ils la manifestent publiquement. Ils parcourent les rues par groupes. La ville est très animée.

Decazeville, 15 mai. — M. Carrié vient de recevoir de M. Laur, en même temps que sa sentence cachetée, la lettre suivante: « Les mineurs m'avaient donné un mandat complet; la Compagnie ne m'en donne qu'un incomplet. Je refuse. »

« Je remercie les mineurs de la confiance absolue qu'ils ont eue en moi; je leur en serai toujours reconnaissant. Confiance pour confiance. » La Compagnie sera fatalement obligée d'en venir à l'arbitrage composé ainsi que vous le demandez d'abord. « Dans cette prévision, j'ai rendu une sentence que j'ai cachetée et que je joins à votre lettre. »

« Vous ne la déchiffrez que sur mon autorisation, et que le jour où les questions de la grève seront tranchées. »

« On yerra alors de quel côté était le droit. »

15 mai 1886.

M. Michelin et Planteau, députés, adressent à M. Balhaud, ministre des travaux publics, la lettre suivante: « Monsieur le ministre, Dès notre retour de Decazeville, le 17 avril, nous nous sommes empressés de vous en adresser le réquisitoire de notre enquête personnelle sur le lieu de la grève et de vous indiquer dans quels conditions il nous paraissait facile de modifier l'arbitrage en tenant compte de la ruine de ce pays, ainsi qu'à l'infatigable produit par une situation aussi anormale. Pendant trois semaines, les larmes de temps beaucoup plus long qu'il n'était nécessaire; nous avons espéré qu'une entente s'établirait entre les mineurs et la Compagnie. Vous nous aviez promis, dans votre dernière entrevue au ministère des travaux publics, de nous communiquer à bref délai le résultat de l'intervention du gouvernement auprès de la Compagnie. Nous attendons cette communication depuis plus de dix jours. Pendant ce temps, notre honorable collègue M. Laur a proposé l'arbitrage pour aboutir à la fin tant de notre enquête. Son offre, acceptée par les mineurs, a été repoussée par la Compagnie. Nous regrettons vivement d'avoir à constater que la mauvaise volonté de quelques personnes peut prolonger un état de choses aussi regrettable. Il est nécessaire que le pays sache que la responsabilité de la crise qu'il traverse est contenue par le mauvais vouloir de la Compagnie. »